

À PROPOS DE LA RÉVOLUTION RUSSE ET DE CELLE À VENIR!

Il est des livres qui, bien que traitant d'un sujet particulier, ouvrent la porte à une réflexion plus générale. Le livre de Jean-Pierre Ducret, *La révolution russe en Ukraine, L'histoire de Nestor Makhno*, et celui de René Berthier, *Affinités non électives*, sont de ceux-là.

La révolution russe de 1917 plonge ses racines dans une gigantesque révolte populaire contre la guerre et le régime tsariste. Le régime tsariste était un régime féodal moyenâgeux régnant sur une masse de paysans réduits à l'état de serfs. Les ouvriers qui peuplaient les quelques usines d'une industrialisation récente du pays ne représentaient qu'une infime minorité du peuple.

De tout le pouvoir aux soviets à tout le pouvoir à...

Les uns et les autres, déjà tondus jusqu'au sang, n'en pouvaient plus d'une guerre (celle de 14-18) qui les plongeait dans une misère noire comme jamais encore et qui les envoyait à l'abattoir de massacres sans fin. Et ils se révoltèrent. Au début, contre la guerre, et, très vite, contre un régime sanguinaire d'une autre époque. Comme toujours, dans ces cas-là, la révolte généralisée évolua très vite vers une aspiration à un changement révolutionnaire et à des actions directes en ce sens. Des désertions en masse incarnèrent le désir de paix et l'occupation des terres et des usines celui d'une appropriation de leur outil de travail par les paysans et les ouvriers. Il était donc temps de siffler la fin de la récré et, pour sauver les meubles, de mettre en place une monarchie parlementaire à connotation plus ou moins social-démocrate. Hormis quelques minorités révolutionnaires, toutes les forces progressistes du pays n'envisageaient pas autre chose.

Les bolcheviks, nourris à la mamelle électoraliste social-démocrate et à la vulgate marxiste stipulant que la révolution communiste n'avait de sens que dans un pays industrialisé avancé doté d'un prolétariat ouvrier nombreux, ne pensaient pas autrement. Et ce fut Kerenski. Et ça aurait pu et dû marcher. Sauf que... Sauf que les paysans et les ouvriers n'envisageaient pas de revenir sur ce qu'ils avaient acquis. Et, sauf que, Lénine, seul ou presque dans son parti, refusait le réformisme de la solution Kerenski qui se serait mis en place sur le cadavre de la révolution. Fort de son aura, il mit sa démission en jeu et rallia son parti aux revendications du peuple: la paix et tout le pouvoir aux soviets. Et, d'un coup d'épaule (un vulgaire coup d'État même pas sanguinaire) il chassa le réformisme du pouvoir. Et, s'en empara.

La suite, après une paix de capitulation difficilement évitable et pas simple à gérer, de tout le pouvoir aux soviets à tout le pouvoir au parti, l'élimination des «gauchistes» anarchistes, socialistes révolutionnaires..., d'abord, puis celle des «frondeurs» du parti, la bureaucratisation, la répression policière, le mythe ouvrieriste aveugle à une réalité paysanne au départ favorable à la révolution, la dictature et sa logique de militarisation de tout, le totalitarisme stalinien... coulait de source.

De la révolution dans la révolution

On s'en doute, le pouvoir bolchevik rencontra un certain nombre de résistances à sa main-mise sur la révolution. D'innombrables résistances, même. Les masses paysannes, un grand nombre d'ouvriers, les marins de Kronstadt, la makhnovtchina en Ukraine... s'obstinaient à vouloir conjuguer la révolution au seul temps de «*Tout le pouvoir aux soviets*» et durent s'affronter à la fois aux Blancs, aux Allemands et aux bolcheviks. Mais, c'est connu, à se battre sur plusieurs fronts en même temps, on s'épuise vite. D'autant plus quand on se bat en ordre dispersé. Et donc...

De l'Ukraine et de la makhnovtchina

Le livre de Jean-Pierre Ducret, *La révolution russe en Ukraine, L'histoire de Nestor Makhno*, nous décrit l'une de ces résistances. Une armée de paysans comptant jusqu'à 100.000 hommes, animée par seulement

une poignée d'anarchistes. Une stratégie de guérilla redoutable. L'anéantissement des lignes arrières de l'armée blanche de Dénikine, l'obligeant à battre en retraite alors qu'il était aux portes de Moscou et qu'il allait sonner le glas de la révolution. Le combat, militaire et social, pour « *Tout le pouvoir aux soviets* », contre les Blancs et les Allemands, avec, au début, des alliances nécessaires avec l'armée rouge contre leurs ennemis communs, puis, ensuite, contre les bolcheviks. Et, éprouvée par la lutte contre les Blancs, la défaite. Celle de la révolution sociale.

Disons-le tout net, cette BD, comme objet livre, est magnifique. 210 pages au format 24 x 31. Surprenant. Papier glacé, glaçant. Planches somptueuses, parfois monumentales. Toujours raffinées. Le noir, le gris, le blanc... explosifs. Le scénario, quant à lui, est cinématographique. Émaillé de flash-back. Le fil conducteur du récit est le voyage que firent Emma Goldman et Alexandre Berkman en Ukraine en 1920 en vue de rassembler des matériaux sur la révolution. Les deux venaient d'être expulsés des USA et, comme beaucoup d'anarchistes, étaient de fervents supporters de la révolution russe. Makhno leur était présenté comme un bandit contre-révolutionnaire. Sauf que, tous ceux et toutes celles qu'ils rencontraient leur démontrent qu'il en allait tout autrement, ils se rendirent à l'évidence. Les paysans ukrainiens se battaient pour la révolution. Contre les Blancs et la dictature.

Pour autant, cette BD, implacable dans l'énoncé des faits, n'est pas manichéenne. Certes, les bolcheviks en prennent pour leur grade, et surtout les plus gradés. Mais, on est surpris de cette rencontre entre Makhno et Lénine, ce dernier, ouvert à s'informer, tombant des nues à l'écoute de ce que lui décrivait Nestor. Bref, en ciblant plus une logique particulière (celle des bolcheviks et de leur conception de l'organisation et de la révolution) que le bolchevik de base, en ne confondant pas le leninisme, qui est une conception blanquiste du marxisme avec d'autres approches (celles de certains bolcheviks, des socialistes révolutionnaires, de certains sociaux-démocrates...) du marxisme, en n'évacuant pas les circonstances de la guerre, et, certes seulement timidement, en effleurant les inconséquences des tribus anarchistes, dénoncées par Makhno lui-même.

En clair, cette BD, relative à un événement particulier, ouvre les portes à une réflexion plus globale sur la révolution russe et sur la révolution en général. Toute chose que René Berthier avait déjà magistralement abordé antérieurement.

Affinités non électives

En 2015, en réponse à un livre d'Olivier Besancenot et de Mickaël Lowy intitulé *Affinités électives*, René Berthier a écrit *Affinités non électives*, sous-titre *Pour un dialogue sans langue de bois entre marxistes et anarchistes*. Ce livre nous dit tout de l'histoire des révolutions, de la révolution sociale et de ceux qui s'en réclament. Fin du 19^{ème} siècle, naissance du socialisme, de l'anarchisme, du marxisme, du syndicalisme, de l'anarcho-syndicalisme, création de la 1^{ère} Internationale rassemblant prudhoniens, mutualistes, socialistes, blanquistes, anarchistes, marxistes... Elle fit trembler le vieux monde sur ses bases et s'épanouit lors de la *Commune de Paris*. En ce temps-là la révolution sociale était pluraliste mais unitaire. Puis, avec la défaite, mais le ver était déjà dans le fruit, vint le temps de l'exacerbation des différences, de leur volonté de s'imposer aux autres, et de la division. Le marxisme conjuguant sa social-démocratie à tous les temps réformistes, blanquistes, révolutionnaires ceci ou cela, l'anarchisme s'épuisant en luttes intestines entre individualistes, anarcho-syndicalistes et communistes libertaires, les socialistes entre réformistes de gauche, du centre et de droite, les syndicalistes entre corporatistes, réformistes et révolutionnaires... La révolution russe fit de nouveau naître l'espoir mais fut confisquée par le parti bolchevik avant de sombrer dans l'ignominie totalitaire stalinienne. La révolution espagnole, magnifique d'espérance, résista héroïquement trois ans, broyée par le refus du *Front populaire* français de lui fournir des armes, le stalinisme policier et les fascistes espagnols sous perfusion de l'aide militaire des nazis et des fascistes italiens. La suite, des luttes de libération nationale débouchant systématiquement sur des dictatures, la foire de Mai 68, quelques luttes armées sans perspectives... Et, aujourd'hui, on en est là où on en est. Le capitalisme règne en maître sur la planète, a imposé ses valeurs dans la tête et l'âme des damnés de la terre, nous mène droit dans le mur d'une catastrophe écologique et se contente de sourire au spectacle de tribus révolutionnaires toujours plus décimées, divisées et pitoyables.

René nous raconte tout cela en mettant plus particulièrement l'accent sur l'histoire du marxisme et des marxismes et sur celle de l'anarchisme et des anarchismes. L'obsession d'une prise du pouvoir via les élections ou un coup d'État, caractérisant les premiers, et, la négation de toute problématique politique par les autres. Et ses conclusions, toutes de bon sens et d'expérience, prêtent à réflexion.

La révolution sociale sera pluraliste ou ne sera pas

Il est clair que marxistes (sauf les staliniens), anarchistes (sauf les hors-sol), socialistes (sauf les petits marquis qui ne se réclament même plus du socialisme), écolos (sauf leurs chefaillons), syndicalistes (sauf leurs bureaucraties), révolutionnaires sociaux de toutes obédiences (sauf les religieux de la chose)... ont énormément de points communs dont celui du but à atteindre. Certes, non seulement ils ont des différences, mais ils ont également des divergences. En ce sens, leur unification via une unité organique conflictuelle est impossible et n'est d'aucun intérêt. Ceci ou cela un jour, ceci ou cela toujours.

Reste que, les uns et les autres, aujourd'hui, ont TOUS échoué à faire triompher leur point de vue. Et, incroyable, se retrouvent néanmoins régulièrement côte à côte sur le terrain des luttes sociales. Alors?

Alors, hé bé c'est simple, si on avait le courage de regarder les choses en face et d'admettre que nos points de vue respectifs, louables sur le fond, ont tous failli pour X ou Y raisons qui NOUS incombent, peut-être, serait-il temps de réfléchir, de débattre et d'agir. De sortir du moi-je égocentrique et cheminer vers le moi-nous révolutionnaire. Mais, comment?

Sûrement pas en s'attelant à l'unité de nos institutions respectives qui, comme toutes les institutions, ne visent qu'à se perpétuer. Juste en continuant à lutter ensemble, à LA BASE. En apprenant à s'écouter, à se connaître et à débattre sur ce qu'il en est de l'essentiel et de l'accessoire. Et de cela naîtra une institution nouvelle FÉDÉRANT nos différences en vue d'un objectif commun que nous accepterons d'atteindre, ensemble, via des chemins parfois différents mais COMPLÉMENTAIRES. La 1^{ère} Internationale avait réussi (au début) cette gageure. Celle de la réunion et de l'UNION des révolutionnaires sociaux de tendances révolutionnaires et de tendances réformistes révolutionnaires. Élisée Reclus n'opposait pas les deux dans *Évolution et révolution. L'Internationale* comme *La Commune* mirent ces paroles en musique sur le mode d'une conception pluraliste de la révolution sociale. Tout cela relève du bon sens. Une révolution sociale n'est possible, souhaitable et désirable que si elle relève d'un CONSENSUS au niveau du peuple. Or, le consensus repose sur un accord entre des différences d'appréhension des choses. Des différences d'appréhension des choses ne signifiant nullement l'acceptation de divergences fondamentales. De ce point de vue il n'est pas question de consensus avec le capitalisme, le fascisme, le racisme, le sexism, le colonialisme... Ces gens-là seront juste interdits et empêchés de nuire. Lors de la révolution espagnole ceux, qui refusaient la collectivisation consécutive à l'expropriation des formes les plus indécentes de la propriété privée, étaient libres de persévirer dans leur délire. Mais, ils n'étaient pas en droit de bénéficier des bienfaits et des outils de la collectivisation. Correct, logique, cohérent, non violent.

De tout ce qui précède, on voudra bien ne retenir que l'essentiel. À savoir que l'essentiel doit toujours primer sur l'accessoire, qu'aucune conception de la révolution sociale n'a réussi à s'imposer à ses concurrentes, que, bien que divisées et concurrentes, ces différentes conceptions se retrouvent côte à côte sur le terrain des luttes sociales, et que, pour peu que l'on comprenne que l'union fait la force et qu'une révolution sociale, se devant d'être populaire et d'intégrer des différences d'interprétation, cela signifie de débattre toujours et encore dans l'émulation et non la confrontation.

Une révolution sociale n'a de sens que si elle démontre sa capacité à convaincre le plus grand nombre par l'essentiel de son message et sa capacité à en exprimer la pluralité de ses interprétations.

À mes camarades libertaires, je dirai juste ceci. Vous vous battez pour une société libertaire: moi aussi. Mais, qu'est-ce qu'une société libertaire? Une société peuplée uniquement de libertaires (et lesquels?) ethniquement purs? Ou une société fonctionnant de manière libertaire, c'est-à-dire avec des cousins non libertaires, mais, comme nous, membres de cette grande famille de la révolution sociale?

En tant que citoyen du Monde, et, donc, d'un Monde libertaire, j'ai choisi le droit du sol libertaire mondial plutôt que celui du sang identitaire.

J'oubliai l'essentiel, à l'heure de l'URGENCE écologique qui menace les conditions mêmes de la vie humaine sur cette planète, il serait dramatique, voir criminel, de ne pas tenter l'impossible de ce qui nous a par trop souvent fait défaut: je veux parler d'une simple intelligence politique.

Une bonne année 2084, la bise au chat, et une caresse aux «chrétiens».

Jean-Marc RAYNAUD.